

UNE ENQUÊTE DE LA
DIVISION HERMÈS

BOOKS

DIOGÈNE 8

Jean-Philippe LECID

Jean-Philippe LECID

Diogène 8

© Jean-Philippe LECID, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0838-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Les missions impossibles sont les seules qui réussissent »
Commandant Jacques-Yves Cousteau

Au large de Villefranche-sur-Mer. 6 juin 2012

L'irrésolution dévorait l'esprit de Sylvio comme un parasite insidieux. Tous les éléments semblaient pourtant orchestrés pour cette escapade nautique parfaite : une mer d'huile miroitant sous un soleil méditerranéen à l'éclat presque surnaturel qui aurait dû transformer ces instants en parenthèse idyllique. Mais le précieux filet de pêche, patiemment ramendé durant les longues soirées d'hiver, cet héritage qui enorgueillissait sa famille depuis deux générations, tanguait au rythme hypnotique des ondulations des flots azurés, berçant Sylvio dans sa torpeur angoissée.

Il s'était presque convaincu de laisser sa macabre découverte s'enfoncer inexorablement vers le plateau abyssal, de l'abandonner aux ténèbres sous-marines. Se penchant par-dessus le plat-bord de son pointu, il frissonna. Par instants, la silhouette indéfinissable se rapprochait, sinistrement inerte, de la surface. Et ce qu'il parvenait à distinguer dans cette eau translucide le pétrifiait d'effroi. D'une main tremblante, il saisit son portable pour sauvegarder méticuleusement la position GPS. Calculant qu'il dérivait depuis une dizaine de minutes, il corrigea mentalement la localisation d'origine avec une précision presque maniaque, établissant des repères visuels entre l'apparence altière du phare de Saint-Jean-Cap-Ferrat, les contours ocre de l'église de Villefranche-sur-Mer et un monticule rocheux de l'autre côté de la rade. Une méthode ancestrale de triangulation que lui avait transmise son grand-père, artisan pêcheur à la sagesse salée, infailible pour mémoriser un bon coin à poisson.

Après un combat intérieur aussi bref qu'intense, Sylvio décida finalement de conserver sa prise. La perspective de devoir la hisser à bord le rebutait viscéralement. Puisant dans des réserves de courage qu'il ne soupçonnait pas, il remonta le filet millimètre par millimètre, ses muscles tendus à craquer. Ce qu'il vit lui glaça le sang jusqu'à la moelle. Un hurlement d'horreur primitive s'échappa de sa gorge et ses mains lâchèrent prise instinctivement. La créature, car ce mot s'imposa à lui instantanément, glissa dans l'eau dans un clapotis sinistre.

Sylvio démarra frénétiquement le vieux moteur deux cylindres et cabota en direction de la darse de Villefranche-sur-Mer, veillant avec attention à ne pas

coincer les précieux filets dans l'hélice. À mesure que la silhouette de la ville se dessinait à l'horizon, il prenait conscience, comme à travers un brouillard mental, de la portée vertigineuse de sa découverte. Nul doute, il ferait la une du journal local, peut-être même des médias nationaux.

Hébété, les sens exacerbés par l'adrénaline, il crut passer aux abords du phare rouge marquant l'entrée du port comme s'il le voyait pour la première fois de sa vie. Le clapotement ordinaire des vaguelettes contre les rochers au pied de l'imposante citadelle Saint-Elme lui parvenait comme amplifié, transformé en véritable cacophonie marine. Même les sons familiers qui constituaient la mélodie quotidienne du port – le grincement plaintif des cordages, le frottement rythmique des coques contre les bouées, les percussions métalliques des haubans cognant les mâts élancés, tout lui semblait soudain étranger.

D'un geste machinal, Sylvio amarra son pointu à l'emplacement de son anneau et débarqua sur le quai d'un pas chancelant, abandonnant délibérément derrière lui sa trouvaille innommable. Il courut vers la capitainerie du port, ses jambes flageolantes le portant comme dans un cauchemar où le sol se dérobo.

Nice. Auvare

Le commissaire Moretti enfonçait les touches du clavier à l'aide des doigts de ses deux mains, une pratique rare pour un policier de sa génération. Cette habitude, vestige d'un cours de dactylographie de son adolescence, constituait l'une des rares concessions de cet homme à la modernité.

Le visage impassible, les sourcils légèrement froncés, il rédigeait méticuleusement le rapport d'une enquête de surveillance que son équipe menait en coordination avec la BAC depuis un mois sur le gang des iPhone sévissant à Nice. Les services de police croulaient sous l'avalanche de plaintes. La marque à la pomme et son concurrent coréen représentaient soixante-dix pour cent des vols à la tire de portables, une statistique que Moretti avait mémorisée avec sa précision habituelle. Les victimes, majoritairement des touristes étourdis par la beauté de la ville, faisaient le bonheur des chapardeurs et receleurs organisés en réseau. Plusieurs magasins de téléphones d'occasion étaient suspectés de tremper dans ce trafic lucratif. Les Niçois, coutumiers de cette forme de folklore local, comme des maraudes régulières de vélos, restaient perpétuellement sur leur garde, une méfiance instinctive que Moretti approuvait silencieusement.

À la Division Hermès, Florence et William, postés en mission de surveillance,

ne quittaient pas des yeux les deux hommes soupçonnés d'appartenir à la bande, préalablement identifiés par la B.A.C sur la place Masséna. Florence, les sens en éveil, captait les moindres tensions invisibles flottant entre les suspects, tandis que William analysait méticuleusement chaque geste, chaque parole échangée, les décomposant en données exploitables. Ils cherchaient patiemment à remonter la filière jusqu'aux commanditaires, tels des pêcheurs attendant que le poisson morde à l'hameçon. Pendant ce temps, Philippe Delmont, avec son calme légendaire, tentait d'infiltrer le réseau, sans résultat tangible pour l'instant. Les malfaiteurs, échaudés par de précédentes opérations, restaient d'une méfiance presque paranoïaque.

Le commissaire lança un coup d'œil furtif à son portable. Sa femme. Une intrusion fulgurante dans son existence compartimentée. Elle avait besoin de lui parler, de lui donner des nouvelles de ses enfants restés à Marseille. Cette situation personnelle énigmatique déconcertait ses collaborateurs qui n'osaient l'interroger. À une seule occasion, dans un moment de rare vulnérabilité, il avait esquissé un semblant d'explication : ils prenaient « le temps de la réflexion, aidé par l'éloignement mutuel », avait-il murmuré presque pour lui-même. Cette unique brèche dans son intimité blindée avait définitivement clos le sujet.

Florence, avec sa sensibilité aiguisée, percevait les ondes de souffrance qui émanaient parfois de lui comme une radio mal réglée. Mais Moretti demeurerait fondamentalement un homme de l'ombre, économe de ses émotions comme de ses paroles. Elle avait fini par comprendre que ce qui ressemblait superficiellement à de la froideur correspondait en réalité à une pudeur presque douloureuse. Malgré ces non-dits, un équilibre subtil s'était établi entre la personnalité monolithique et le caractère cartésien du commissaire. Et les aptitudes extraordinaires de son équipe : Florence avec son intuition fulgurante et sa joie de vivre contagieuse qui désamorçait les tensions. Jean, jeune recrue tout juste sortie de l'école de Police, dont l'hypersensibilité rivalisait avec celle de Florence. Mais s'exprimait dans une introversion méditative. Delmont, l'incarnation même du sang-froid analytique. et William, le scientifique de l'équipe, dont l'esprit cartésien complétait parfaitement l'approche plus intuitive de ses collègues.

Moretti contemplait maintenant le néant à travers la fenêtre de son bureau spartiate installé dans les entrailles de la caserne Auvare à Nice. Pour qui ne le connaissait pas intimement, ces déconnexions apparentes pouvaient passer pour de vulgaires moments de rêverie, même lorsqu'elles survenaient sur une scène de crime. Mais il s'agissait en réalité de sa méthode personnelle de réflexion :

laisser son esprit dériver comme un bateau sans amarres, structurer sa concentration dans ce vide apparent, fluidifier son raisonnement en s'extrayant momentanément du chaos environnant. À l'école primaire, ses camarades le surnommaient déjà « Jean de la Lune », une étiquette qui lui collait encore à la peau quarante ans plus tard. La vibration soudaine de son portable le ramena brutalement au présent. Il décrocha avec une économie de gestes caractéristique.

— Commissaire, Delgado à l'appareil. Passez me voir.

Le commissaire s'éloigna de la fenêtre, cet astroport personnel de son espace-temps. Le commissaire Divisionnaire de la base restait, comme à son habitude, avare d'informations au téléphone. Ce qui ne dérangeait nullement Moretti, qui n'avait jamais maîtrisé l'art de la conversation téléphonique, préférant le face-à-face où les visages révélaient souvent plus que les mots. Il quitta sa chaise inconfortable pour rejoindre l'officier-chef de la police judiciaire d'un pas mesuré, traversant les couloirs déserts. Il ouvrit sans frapper la porte (une habitude que Delgado lui pardonnait) et l'interrogea du regard. Ce dernier, enfoncé dans son fauteuil de bureau à bascule, en bras de chemise bleu foncé légèrement froissé, releva ses yeux perçants de la même couleur vers le commissaire.

— Asseyez-vous, Moretti. Nous tenons une affaire qui sort de l'ordinaire. J'ai donné des ordres stricts pour que rien ne soit déplacé avant votre arrivée. Nous avons isolé le témoin qui s'est présenté à la capitainerie du port de Villefranche-sur-Mer. L'enquête est à vous ! annonça-t-il, sans autres détails superflus. Un début de sourire énigmatique trahissait l'incontestable satisfaction que produisait cet effet de suspense sur le commissaire.

— Vous m'intriguez, Delgado, lâcha Moretti, le regard soudain plus vif.

Le commandant se cala confortablement dans son fauteuil. Et d'un geste lent, presque théâtral, se déhancha légèrement.

— Accordez-vous du crédit au surnaturel, Moretti ?

— J'ai vu beaucoup d'affaires étranges depuis que je travaille pour la Division Hermès. Dans la majorité des cas, il s'agissait de supercheries élaborées par des mystificateurs ou des dossiers sensibles que le secret défense m'interdit formellement d'évoquer.

Delgado écoutait attentivement Moretti, les yeux scrutateurs regardant par-dessus la monture de ses lunettes, le visage penché en avant comme un confesseur. Installée dans les sous-sols labyrinthiques de la caserne Auvare, la division constituait l'objet de toutes les interrogations et fantasmes au sein de la police. Rattaché officiellement à la direction centrale du renseignement intérieur

(DCRI) et travaillant en partenariat étroit avec la mission interministérielle de vigilance de lutte contre les dérives sectaires (MIVILUDES), ce service atypique avait été créé pour enquêter sur des dossiers criminels teintés d'ésotérisme, de fanatisme religieux ou de phénomènes inexplicables qui échappaient au champ de compétence des structures traditionnelles.

L'équipe soigneusement constituée par le commissaire reflétait cette spécificité : Florence et Jean, deux êtres hypersensibles dotés d'une intuition qui frôlait parfois la prémonition – Florence apportant sa joie communicative tandis que Jean cultivait une réserve méditative. William, agent issu de la filière scientifique, expert en informatique et dans le domaine complexe de la physique électromagnétique, capable de décortiquer les manifestations les plus obscures avec une logique implacable. Enfin, Philippe Delmont, ancien lieutenant de police judiciaire, spécialiste du trafic de stupéfiants, dont le calme olympien servait souvent d'ancrage dans la tempête.

— Un pêcheur du port de Villefranche-sur-Mer a rapporté dans ses filets un corps décomposé non identifiable par les méthodes habituelles. À vous de jouer, Mulder ! lança Delgado avec une pointe d'ironie.

Le commissaire Divisionnaire rehaussa ses lunettes sur son nez aquilin et tendit un dossier mince vers le commissaire.

— Des photos ? questionna Moretti, toujours pragmatique.

— Non, les hommes ont scrupuleusement suivi le protocole que vous avez établi. Vous pouvez disposer des deux agents de la BAC qui viennent de rentrer de surveillance. N'oubliez pas Scully ! lâcha-t-il en souriant, poursuivant sa métaphore télévisuelle.

Moretti observa intensément Bernard dans les yeux, cherchant à évaluer la nature exacte qu'allait prendre cette mission, puis se leva avec sa fluidité habituelle.

— Merci, je n'ai besoin de personne d'autre que les miens. Ils connaissent mes méthodes.

— Comme vous voulez ! Tenez-moi au courant, commissaire. Je pressens que cette affaire pourrait devenir... délicate.

— J'espère que ce n'est pas une plaisanterie macabre d'adolescent désœuvré !

— Je ne crois pas, indiqua le commissaire divisionnaire manipulant nerveusement ses lunettes dans ses mains. Pas d'après le rapport préliminaire des deux agents sur place. L'affaire est pour vous, soyez-en assuré. Elle porte votre signature.

Un bref clignement des yeux mit fin à l'entretien, un code tacite entre les deux hommes. Moretti acquiesça d'un signe de tête presque imperceptible et sortit. En déambulant à travers les couloirs anciens et sinistres de la caserne, dont les murs épais semblaient avoir absorbé la morbidité de générations de criminels, Moretti songeait à tous ceux qui avaient foulé ce sol depuis sa création. Une tension latente régnait dans cet espace chargé d'histoire sombre, comme si les pierres elles-mêmes suintaient du remugle de l'aspect noir, sauvage, primordial de l'humain.

Un jeune policier hocha respectueusement la tête en le croisant, évitant soigneusement son regard inquisiteur, une attitude qui en disait long sur la notoriété énigmatique de son service au sein de l'institution. Les locaux d'Hermès avaient été stratégiquement installés dans les sous-sols récemment rénovés, comme pour symboliser leur mission d'exploration des profondeurs troubles de l'âme humaine. Seul le bureau personnel de Moretti, privilège de son rang, disposait d'une fenêtre étroite donnant sur l'extérieur, laissant filtrer une lumière naturelle qui lui conférait, dans cet ensemble vaporeux et artificiel, un air presque surnaturel – la modernité encapsulée dans un écrin poussiéreux chargé d'histoire.

Arrivé au bout d'un couloir à la peinture blafarde écaillée par endroits, il poussa une porte métallique blindée contrastant violemment avec l'architecture ancienne et posa son pouce sur le détecteur infrarouge à empreintes digitales. En pénétrant dans l'antre d'Hermès, il tomba sur son lieutenant, Delmont, qui semblait l'attendre.

— Delmont, vous tombez à pic, déclara-t-il sans préambule. Allez remplacer Florence sur la surveillance, je voudrais qu'elle me rejoigne immédiatement au port de Villefranche-sur-Mer. Elle pourrait s'avérer précieuse sur cette affaire.

Le commissaire Moretti quitta la caserne à bord de sa BMW 320 noire, une relique mécanique rachetée à un policier à la retraite. La berline allemande, millésime 1984, était devenue une extension de sa personnalité austère, efficace, indémodable. Pour rien au monde il n'envisageait de la remplacer, malgré les railleries occasionnelles de Delmont qui qualifiait ce véhicule de « pièce de musée ambulante ». Les mains posées sur le volant à la patine luisante, Moretti ressentait cette connexion viscérale avec la machine, ce lien que seules des années de complicité peuvent tisser.

Parvenu à un point d'intersection stratégique en haut de la moyenne corniche André de Joly, il obliqua vers une route sinueuse qui dévalait la pente en lacets serrés, serpentant au milieu d'un amphithéâtre naturel de villas somptueuses aux